

Contact de langues dans la littérature camerounaise : L'œuvre romanesque de Camille Nkoa Atenga

Gisèle PIEBOP
Université de Yaoundé I - Cameroun
piebopg@gmail.com

Résumé :

Avec près de 300 unités ethnolinguistiques, le Cameroun apparaît comme l'un des pays les plus linguistiquement fractionnés de l'Afrique au sud du Sahara. Cette extrême diversité linguistique découle de la pluralité triboethnique qui meuble ce pays. À cause d'elle, les langues des ex-colonisateurs furent maintenues et érigées en langues officielles au lendemain des indépendances ; ceci pour sauvegarder l'indépendance alors fraîchement acquise, la paix, l'unité nationale et l'intégration de tous les Camerounais au sein d'une nation qui devait rester une et indivisible. Pour ces raisons, le français et l'anglais furent couronnés du prestigieux statut de langue co-officielle d'égales valeurs. Leur degré élevé de normativisation et de normalisation favorisa leur imposition dans l'administration, la scolarisation, les médias et tous les autres secteurs publics. Assez logiquement donc, les auteurs les adoptèrent également comme langues d'écritures. A cause de cette obligation d'écriture en langue étrangère, plusieurs types de rapports s'établissent entre les langues d'écriture de ces auteurs et les autres langues présentes dans leur environnement sociolinguistique immédiat. NkoaAtenga fait partie de ces Négro-Africains qui font du français leur langue d'écriture romanesque. Et si tel est le cas, on pourrait être curieux de savoir comment il s'y prend. Étant donné que les thématiques abordées sont presque toujours inhérentes au vécu quotidien des populations camerounaises et africaines en général, comment rend-il avec fidélité ces réalités spécifiques de la socioculture endogène qui n'existent pas dans le répertoire du français normé? La présente étude tente de démontrer que le plurilinguisme et bien plus le contact de langues constituent des traits singulatifs de l'écriture romanesque camerounaise, et de Camille NkoaAtenga précisément. L'étude construit son ossature sur une démarche descriptive et contrastive, et au besoin ethnostylistique.

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

Mots clés : plurilinguisme, appropriation du français, contact de langues, identité, norme endogène.

Introduction

L'extrême pluralisme tribo-ethnique du continent africain entraîne automatiquement une étonnante diversité linguistique. A ces nombreuses-tribus-langues endogènes, se superposent des langues étrangères héritées de la colonisation, qui en général jouent les premiers rôles dans les diverses configurations linguistiques des pays africains. C'est ainsi que sur le plan littéraire, ces langues étrangères s'imposent comme langues d'écriture des auteurs négro-africains. La littérature camerounaise ne fait pas exception à cette règle, car en tant que langues officielles, le français et l'anglais sont de fait les deux langues de production littéraires des auteurs. Bien que n'étant pas les langues maternelles des auteurs, elles sont néanmoins utilisées, afin d'assurer une intercompréhension avec la population camerounaise tout-entière et atteindre un plus grand lectorat, étant donné leur expansion considérable sur l'échiquier international. Les œuvres des auteurs se singularisent très souvent par des traces qui permettent de recouper leurs origines ou alors les différentes relations sociolinguistiques qui se tissent entre les langues étrangères d'écriture et celles du terroir. Tout comme les autres écrivains négro-africains d'expression française, Camille Nkoa Atenga pourrait-il être rangé dans ce sillage? Quels sont les traits singulatifs de sa littérature? Quel type de français utilise-t-il dans son œuvre? Se l'approprie-t-il? Pourrait-on considérer son œuvre romanesque comme un reflet de l'environnement sociolinguistique qui prévaut au Cameroun? Si oui, quels rapports entretiennent le français, langue d'écriture de NkoaAtenga, et les langues endogènes camerounaises? Pourrait-on lire en l'écriture de ce dernier un ludisme ou une mise en scène langagière contribuant à la volonté de l'auteur de s'amuser à déconstruire les normes trop rigides du français afin de mieux traduire les réalités de son terroir? Autrement dit, l'article entend décrire le plurilinguisme et le contact de langues, tout comme l'appropriation du français dans l'œuvre romanesque de Nkoa Atenga, un des auteurs camerounais les plus productifs ces vingt dernières années, avec 6 romans à son actif. Pour atteindre cet objectif, l'étude a posé ses jalons sur une démarche descriptive et contrastive (Lafage, 1995) d'une part, et sur une méthode ethnostylistique (Mendo Ze, 2004) d'autre part.

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

I. Vue panoramique du contexte sociolinguistique camerounais

Répartie sur 37500 km² de territoire, la population camerounaise est composée de ressortissants de près d'une triple centaine d'unités ethno-linguistiques. Bitja'a Kody (2004 : 505) dénombre exactement 283 langues endogènes camerounaises, contre 266 pour *Ethnologue* (2005). Ces langues ont pour dénominateur commun, leur délaissement par l'État, au profit des langues étrangères dont le français, à qui il fait jouir toutes sortes d'avantages. (Piebop, 2018, 2019). A cet effet, un nombre considérable de ces langues ont disparu à l'heure qu'il est, tandis que plusieurs, les plus chanceuses, se battent encore contre les rouleaux compresseurs et superstrats que sont le français et l'anglais, pour rester en vie et gagner de l'expansion. Une autre catégorie de ces langues, ne vivent plus que dans un état comateux, en attendant leur extinction certaine et leur radiation de la carte linguistique du Cameroun, si aucune action n'est menée par l'Etat pour leur apporter assistance.

En clair, la viabilité des langues camerounaises de souche laisse à désirer (Bitja'a Kody, 2003). Pour donner une idée plus nette du criterium de résultats de ses enquêtes, Bitja'a Kody, (2004) rapporte que sur la totalité des 283 langues maternelles que compte le pays, du moins celles qui vivent encore et par ordre d'importance, aucune langue maternelle ne peut être classée dans la rubrique des *langues puissantes*. Seules quelques langues véhiculaires comme le pidgin-english, le fulfuldé ou le beti-fang peuvent être retenues comme des *langues à protections presque assurée* (Bitja'a Kody, 2004 : 512). 16 d'entre elles sont des *langues à danger limité*. C'est le cas du bassa, de l'éwondo, du duala, du ghomala'a, du fefe'e, du medumba... 78 de ces langues peuvent remplir la case *langues à dangers notables*. Il s'agit du kol, du kude, du ngemba, du balon, du pol, du mungaka, du bambalang... 87 langues camerounaises, à l'instar de l'awing, du naki, du ndemli, du ngumba, du ngwo, du so, de l'afade, etc. sont des *langues en grand danger de disparition*. 78 autres constituent des *langues en voie d'extinction*. Il s'agit du awa, du bankon, du kutep, du bum, du mundun, du mungon, du bebe, du bafanji, du menenyam, du moghamo. Pour ce qui est de l'entrée *langues mortes*, elle peut être remplie par à peu près une vingtaine de langues camerounaises, comme le bikya, le bung, le bishuo, le duli, le ndai, le yeni, le to, l'oblo, le ngong, etc.

Tel qu'on peut le constater, les langues substratiques camerounaises connaissent des fortunes diverses pour ce qui est de leur vitalité. Ne

jouissant pas de puissances politiques et de statuts enviables, encore moins de puissance économique et culturelle, ces langues demeurent condamnées à l'état de végétation dans lequel elles se retrouvent actuellement. Seule la force démographique ou numérique permet encore aux plus téméraires de se maintenir et de contenir tant bien que mal, les assauts hégémoniques du français d'abord, puis l'anglais. Le dynamisme et l'expansion des langues étant avant tout inhérent aux statuts de haut rang, il devient évident que les langues endogènes camerounaises ne s'épanouiront jamais de façon optimale tant que l'État glottophage et garant de la politique linguistique du pays ne se décidera pas à leur conférer des statuts plus nobles qui leur permettront de sortir de l'état de délabrement avancé dans lequel elles se trouvent actuellement. On comprend dès lors mieux pourquoi Bitja'a Kody (2003) demande à l'État du Cameroun de d'accorder la priorité à l'émergence et la survie des langues camerounaises. Piebop (2014 :115) renchérit d'ailleurs cette position en précisant que l'émergence et la survie des langues nationales camerounaises : « doit être le soubassement de la politique linguistique du Cameroun, et non plus la seule promotion du bilinguisme individuel, social et étatique du français et de l'anglais auquel se cramponne l'État qui en fait son cheval de bataille ».

Dans un environnement qui implique autant de langues, et là c'est sans compter les autres langues étrangères officiellement insérées dans la scolarisation au Cameroun que sont l'allemand, le chinois, l'italien, le grec, le latin, l'arabe, l'espagnol, etc., il est clair qu'il se noue entre celles-ci des relations complexes que les littéraires chercheront d'une façon ou d'une autre à faire transparaître dans leur langue d'écriture. Le français n'étant pas la langue maternelle, mais plutôt la première langue officielle et par ricochet celle d'écriture de l'auteur du corpus d'étude Camille Nkoa Atenga, il apparaît probable que l'on puisse détecter dans le français qu'il emploie, des indices trahissant son appartenance à la nation camerounaise et altérant par la même occasion les normes de sa langue d'écriture.

II. Les indices du contact de langues

La cohabitation entre les langues sur un territoire engendre forcément des répercussions sur chacune des langues impliquées dans la cohabitation, du fait des influences réciproques de celles-ci. À l'oral comme à l'écrit, ces influences peuvent se repérer à travers des phénomènes de natures variées qui peuvent être en rapport avec la phonologie, l'intonation, les lexèmes et les morphèmes, les structures phrastiques et discursives, les sens des mots,

les typologies génériques, etc. L'examen de cinq romans de NkoaAtenga : *L'Enfant de la révolte muette* (1986) (désormais *ERM*), *Betayen, je te hais*(1992), (désormais *BJTH* ou *Betayen...*), *Kameroona, le hors-la-loi rebelle* (1995), (désormais *KOR* ou *Kameroona...*), *Malinda, l'Amour sur fond de rêve brisé* (2002), (désormais *MAFRB* ou *Malinda...*) et *Le Sorcier signe et persiste* (2003), (désormais *SSP* ou *Le Sorcier...*) a servi de prétexte pour la recherche de ces indices témoignant de l'appropriation du français. L'appropriation du français pouvant être entendue ici comme le fait de se rendre possesseur de la langue française, le fait de la dompter pour l'amener à épouser les contours exacts de sa pensée. Dans le corpus, elle se présente sous plusieurs formes.

II.1. l'emprunt linguistique

Des raisons diversifiées peuvent favoriser le phénomène d'emprunt linguistique dès lors que des peuples, des civilisations et bien plus leurs langues entrent en contact. L'emprunt linguistique, d'après Louis Guilbert (1975 : 90) « consiste dans l'introduction à l'intérieur d'un système, de segments linguistiques d'une structure phonologique, syntaxique et sémantique conforme à un autre système ». Apprivoisé de la sorte, l'emprunt se révèle être un phénomène linguistique situé au carrefour des langues et des cultures, car il traduit le contact et la compénétration de ces dernières, qui évoluent, se transforment et s'enrichissent ou s'appauvrissent substantiellement (Piebop, 2014 : 145). Le français d'Afrique en général accueille très souvent des termes africains dénotant des *realia* locales inconnues de la France. Poirier (1995 : 29) désigne ces emprunts faits aux langues africaines de *statalismes*. Ainsi, les *statalismes* sont des emprunts de nécessité opérés par le français, afin de remplir des vides métalinguistiques. L'emprunt peut aussi se faire pour plusieurs raisons autres que la nécessité ; à savoir l'exotisme, le snobisme, le pédantisme, la préciosité, le ludisme, etc. On parle alors d'emprunt de luxe ou de cœur, car il possède déjà un équivalent dans la langue emprunteuse et devient de ce fait pragmatiquement inutile. Ce sont des emprunts idéologiques. Par ailleurs, il convient de signaler que les emprunts proprement-dits transitent par différentes étapes de leur état logique initial à celui final. Ainsi aura-t-on les phases de xénisme, de pérégrinisme et d'emprunt de sens plein. Deroy(1956 : 224) résume ce parcours en ces termes : Au point de vue de l'usage à un moment donné de l'histoire d'une langue, c'est-à-dire de la synchronie, l'emprunt total se présente [...] avec de multiples nuances

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

d'extension. On peut distinguer deux catégories : les pérégrinismes ou xénismes, c'est-à-dire les mots sentis comme étrangers et en quelque sorte cités (les Fremdwörter des linguistes allemands) et les emprunts proprement dits ou mots tout à fait naturalisés (les Lehnwörter). Ainsi retrouve-t-on parmi les nombreuses occurrences du corpus des xénismes, des pérégrinismes et des emprunts de sens plein.

(1) **A bot bese!** ... n'êtes-vous pas tous témoins?! (*SSP*, p. 145)

(2) Jean-Marie ayant catégoriquement refusé de me laisser partir [...] elles ne rejoignirent leur village respectif qu'après cinq bonnes semaines de "**eyal dzia**" ou traduction littérale, bercement. (*ERM*, p. 142)

(3) Habillé, il décrocha du mur une rustique et robuste "**eyam**". (*BJTH*, p. 103)

Le xénisme, précisent Dubois et alii (2001: 512), est « une unité lexicale constituée par un mot de langue étrangère, et désignant la réalité propre à la culture des locuteurs de cette langue. ». De la sorte, le xénisme *a bot bese* provient du *SSP* peut être classé dans la catégorie grammaticale des exclamations qui sont assimilées dans certains cas aux interjections et aux onomatopées. Mais le point d'exclamation final vient parfois lever l'équivoque en distinguant l'exclamation de ces deux autres types d'expression qui décrivent toutes une certaine affectivité. Mendo Zé (1999 : 222) dit d'eux qu'ils « sont les marques de l'oralité aux connotations très émotives et qui relèvent du système prosodématique contribuant à l'enrichissement ethnostylistique du récit. En plus, ces marques donnent la mesure d'une appropriation du français. » La traduction littérale de l'ewondo de cette exclamation au bas de la page donne : *à tous les hommes!* Ce terme traduit ici un sentiment de peur du locuteur de voir un malheur survenir, car il se trouve dans une concession de sorciers. D'où l'appel à témoin des autres populations.

On observe aussi le xénisme *éyal dzia*. Cette expression est tirée des langues beti et particulièrement de l'eton et par analogie l'ewondo. Et puisque l'auteur sait que tout son lectorat n'est pas seulement betiphone de façon innée ou acquise, il prend la peine de la faire suivre de la paraphrase apposée *traduction littérale, bercement*. En fait, l'*éyal dzia* est une pratique courante au sein de la majeure partie des groupes ethniques du Cameroun. Elle consiste en une période d'assistance post-natale d'une femme, jeune de préférence, qui met au monde un bébé, par les membres de sa famille proche, et surtout sa mère. Dans la mesure où l'on ne retrouve pas

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

l'équivalent exact du terme *eyal dziadans* dans la langue française, on peut affirmer qu'il fait partie des emprunts de nécessité. Il est utilisé pour traduire des réalités africaines qui n'existent pas dans la langue française, et qui, en définitive complètent cette langue et l'enrichissent davantage.

Le troisième item vient de *Betayen, je te hais* et désigne une ceinture traditionnelle utilisée pour grimper sur des arbres. À cet objet de fabrication exclusivement traditionnelle, l'eton attribue le nom d'*eyam* qui est détaillé par : « grande ceinture de liane ovale et à double nœuds opposés permettant de grimper sur des palmiers et de les exploiter sans les abattre. » L'auteur essaye aussi d'éclairer son lectorat sur la langue ghomala'a.

(1) Climat qui faisait que chacun, sous le maquis, voyait en son camarade et davantage encore en tout maquisard rencontré ou contacté un **figon** en puissance (*KOR*, p. 191)

Figon dans cet autre exemple est originaire du ghomala'a. Il se traduit fidèlement par *vendeur du pays* et renvoie est un *traître, un renégat, bref un délateur* comme l'indique l'appel de bas de page. Il fait partie des emprunts idéologiques, car il désigne une unité linguistique provenant d'une langue A, c'est-à-dire du ghomala'a et insérée dans une autre langue B, c'est-à-dire le français, alors que celle-ci la possédait déjà. En plus du ghoma'la, la présence du duala se signale aussi dans le corpus.

(2) Je connaissais évidemment les **bonamikengue** (*KOR*, 169)

Le mot mis en exergue, c'est-à-dire *bonamikengue* fait référence à une variété de fourmis très petites, qui adulent les sols sablonneux de la région littorale du pays. Et pour donner plus de détails à leur propos, il est ajouté en annotation que ces fourmis se distinguent « par leur prédilection à aménager les fourmilières sous les espaces non cimentés des maisons, et surtout leur agressivité légendaire vis-à-vis de l'homme sur la peau duquel la morsure laisse généralement de longs piquants et perceptibles souvenirs » (*KOR*, 169). En dehors de *bonamikengue* on peut aussi relever *miondo* contenu dans l'exemple suivant comme vocable appartenant à la langue duala.

(3) Sans oublier l'inventaire des plats à cuisiner soi-même plus tard ou à emporter et que constituaient gibier débité ou non, viande de bœuf ou de porc, **miondos**, prunes... et autres maïs crus (*KOR*, 100)

Il n'y aurait pas de Camerounais véritable qui méconnaîtrait les délices d'un plat de *ndolè* ou de poisson à la braise accompagné de *miondos* surtout, ni même les origines de ce mets. Mais étant donné que le lectorat n'est pas que camerounais, mais très diversifié. L'auteur trouve nécessaire de se

rassurer des pré-requis à la compréhension globale de l'œuvre ; et ce en expliquant que le « *miondo* est une spécialité culinaire de la côte camerounaise faite de pâte de manioc finement enroulée dans des feuilles spéciales et que l'on consomme après cuisson avec de préférence du poisson ou des légumes » (KOR, 100). Considérons également les xénismes venant du bassa, l'une des langues véhiculaires les plus populaires du pays.

(4) Je vous prie de bien vouloir les suivre par le menu. **Meyega**. (KOR, 187)

Meyega est une forme de salutation dans la langue bassa. Elle peut se traduire par *je salue* ou *je vous salue*. Ce mot est prononcé par le Lieutenant Mallet qui, grâce à ses prouesses lors de la capture des maquisards, a été surnommé par ces deniers *kana* (KOR, 187), autre terme bassa qui signifie littéralement le *Blanc*.

Outre les xénismes, les pérégrinismes, sont aussi repérables dans le corpus. Le pérégrinisme tire son essence du terme latin *pelegrinus*, qui signifie *pèlerin, voyageur*. Il désigne des mots à usage ponctuel dans le discours. Bague le considère comme un terme pourtant étranger, mais qui tend à s'installer durablement au moyen de l'une des variétés nationales. (Bague, 1998 : 33). C'est donc à juste titre que les pérégrinismes sont considérés comme la phase intermédiaire de l'emprunt, sa phase d'installation dans la langue emprunteuse. En d'autres mots, ils sont presque intégrés dans le système linguistique, et peuvent être expliqués ou pas, sans qu'il n'y ait ambiguïté dans la compréhension du texte. En contexte, il s'agit des anthroponymes, des toponymes, des hydronymes, et même des ethnonymes..., supportés par la structure de l'onomastique dans la mesure où ils sont à la fois termes étrangers sans référent, objet d'usage ponctuel et individuel, fruit d'interférences et porteurs de sens construits, travaillés par l'auteur. Ils ont la particularité de renseigner sur la socioculture spécifique de l'auteur, et par ricochet celle de la région à travers une onomastique indicative.

(1) Ce sera **Sakonlo**... leur avait-il [leur père] tout tranquillement lancé [...] (SSP, p. 39)

(2) Au deuxième champ du coq et peu après qu'il eu fermé les paupières de son petit frère [...], oui **Kongolingon** lui-même est monté au créneau. (SSP, p. 12)

(3) Et toi, et toi donc **Minsomba** [...] ? (KOR, p. 81)

Les deux premiers anthroponymes peuvent être considérés comme des noms mystérieux, c'est-à-dire ceux dont on ignore les origines. Ils sont

affiliés à des circonstances particulières qui amènent à réfléchir. Ces noms sont tout aussi mystérieux que les personnages qui les revêtent, ainsi que les personnalités fortes controversées qu'ils incarnent dans leur société. Sakonlo est un grand sorcier très puissant et à qui leur père lègue le redoutable et redouté sac de toutes les puissances occultes et contenant le mystique et mystérieux collier de dents de panthères, ainsi que tout le trésor ancestral de la tribu eton dans le terroir beti. L'auteur du corpus confie d'ailleurs à ce sujet que : « ce nom est généralement attribué à quelqu'un d'insaisissable dans un village ». Kongoligon quant à lui est le nom du frère aîné, tout aussi sorcier, de Sakonlo. Les noms de ces deux frères sont d'autant plus étranges qu'ils suscitent des interrogations et laissent les interactants de l'oeuvre perplexes. C'est l'exemple de Bessiga, aîné de Kongoligon et Kenba, mais d'un autre ventre, ce jour où quelques temps avant que Sakonlo ne vienne au monde, Onana Mvondo leur mystérieux père connaissait déjà, on ne sait comment le sexe de l'enfant, et a dit, sans que personne ne lui pose quelque question que ce soit : « ce sera Sakonlo ». À ce moment, Bessiga ne put plus camoufler davantage sa stupéfaction, et se laissa aller tristement en lui-même : «Hier, c'était Kongoligon.... Aujourd'hui, Sakonlo, demain mon troisième frère, sans surprise sera Helmet carrément.» (SSP, 39). *Minsomba* est quant à lui un nom originaire de l'ethnie bassa. Ce nom est porté par un des nombreux hors-la-loi qui vivent dans les forêts et signifie en langue bassa *la ruse*.

Le texte d'appui évoque aussi plusieurs lieux localisables tels Melen, Mokolo, Ngok-Ekele, Nkololun et Ngoulmekong.

(1) Ainsi ont été conçus et réalisés les marchés de [...] **Melen** et **Mokolo** [...] (BJTH, p. 34)

(2) Masa (Monsieur) Pierre comme tout le monde se contentait [...] de l'appeler au quartier **Nkol-olun**. (KOR, p. 102)

(3) Nous remontâmes l'appendice de l'avenue de la réunification pour nous retrouver sur le vaste plateau Atemengue, appelé plus communément **Ngok-Ekele**, le rocher suspendu. (ERM, p. 19)

(4) Avec qui t'entretiens-tu là-bas, toi le vieux sorcier de **Ngoulmekong**? (SSP, p. 200)

Melen et *Mokolo* sont deux quartiers de la ville de Yaoundé capitale politique du Cameroun. *Melen* est un nom lié à la végétation. Il est le pluriel de *allen* qui en ewondo, désigne le palmier à huile. *Mokolo* est, quant à lui, lié aux activités économiques et renvoie aussi à un lieu-source bien précis.

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

Aujourd'hui, il est situé dans une localité incluse dans l'ancien village appelé Messa. Ce nom est né dans un contexte assez litigieux. Dans les années 1930-1932 les populations autochtones de ces endroits furent recasées à Messa. Boudant ce déplacement forcé, ces délogés estimèrent que c'était un calvaire car l'endroit du délogement était très éloigné, comme la distance menant à Mokolo, une ville de l'Etrême-Nord.

L'ethnostylème *Nkol-olun* que présente *KOR* désigne un quartier pauvre et malfamé situé dans la partie est de la ville de Douala, capitale économique du Cameroun. Il est limitrophe des quartiers Nylon, Kassalafam et Nkol-Mintak. C'est l'un de ces quartiers qui accueillent les exclus volontaires ou forcés des zones frappées de rébellion pendant la période du maquis au Cameroun. *Nkol-olun* signifie en ewondo *contrée du désespoir, contrée de détresse, contrée de révolte* en même temps.

Ngok-Ekélé désigne un quartier repérable dans la ville de Yaoundé, caractérisé par une intense activité intellectuelle, puisqu'on retrouve juste en face de l'Assemblée Nationale, le Lycée Général Leclerc, un peu plus loin l'actuel Lycée de Ngoa-Ekelle, l'École Militaire Interarmes (EMIA), des écoles primaires et surtout l'Université de Yaoundé I. *Ngok Ekélé*, aujourd'hui francisé par *ngoa-ékélé* en langue ewondo signifie littéralement *Pierre suspendue* à cause de sa physionomie très accidentée. Il vient des mots *ngok* ou *ngoa* qui signifie *Pierre* ou *rocher* et *ekele*, adjectif qui signifie *suspendu*.

Le toponyme *Ngoulmekong* renvoie à un lieu-source situé à cinquante kilomètres à l'ouest de la capitale politique du Cameroun, Yaoundé. Ce nom qui est loin d'être attribué de façon gratuite et fantaisiste peut être décomposable en particules *ngoul-* qui signifie *la force, le pouvoir*, et *-mekong* qui est le pluriel de *kong* et qui signifie *les lances*. Ce qui donne prosaïquement, *la force des lances*. Les lances qui, jointes à la force des ancêtres farouchement déterminés, ont, selon les réalités de l'histoire, permis d'arracher les terres de cette localité à d'autres tribus dont celle bassa en premier, et de maintenir dissuasivement ces dernières au-delà de la grande rivière Lobo qui fait désormais office de frontière naturelle. Cette autre appellation n'est pas toujours fortuite, puisqu'elle tire visiblement ses origines des exploits guerriers et ancestraux du peuple camerounais.

La toponymie *nkoatangiste* tient surtout d'un souci de restitution fidèle des localités du Cameroun, et même d'ailleurs. Cela peut traduire une volonté de l'auteur de révéler les nombreuses relations que le Cameroun a

toujours entretenues depuis l'époque de la colonisation, et continue d'entretenir avec ces habitants. On peut également observer que cette toponymie locale ne se limite pas au cadre de l'action, car elle fait également une peinture véridique du mode de vie ou des occupations quotidiennes dans ces espaces-lieux. Il apparaît alors que les toponymes tout comme les anthroponymes sont des facteurs d'intégration sociale et remplissent une mission importante dans la compréhension de la socio-culture camerounaise en général. L'auteur ne manque d'ailleurs pas de le notifier à son tour, lorsqu'il précise que même si dans l'aire beti et dans le pays tout entier on peut retrouver, ce qui est assez rare, des lieux sans noms apparents, il reste que ces lieux sont : *toujours porteurs des noms extraits d'une toponymie qui, du plus profond des temps, s'inscrit indélébile dans le droit fil de l'une des convictions les plus communément partagées par l'intelligence divergente des "anciens" : "écrire" et perpétuer oralement à travers les temps l'histoire dans les moments les plus significatifs du déroulement de la vie des sociétés, des tribus, des clans et même des familles.* (SSP, 10)

Et ce dessein est loin de s'arrêter à ce niveau, puisqu'il est perpétué par les ethnonymes.

(1) Vous venez de le souligner fort opportunément, je suis un **beti**. (ERM, p. 125)

(2) Et comme brutalement rappelée à la vie [...] Biloa, des deux mains se caressa par petite touches légères le ventre ovale dans lequel l'enfant qu'elle allait bientôt donner **Esele**, celle de son mari, s'était soudain mis à donner des petit coups saccadés [...] (BJTH, p. 14)

(3) L'instituteur-catéchiste parti en 1928 de son terroir natal des **Bene** avec catéchisme, femme et progéniture. (SSP, 51)

(4) En effet, mon père, ressortissant de [la tribu] **Nyokon** de Makéné, et de mère **Bassa** lui-même avait épousé en justes et amoureuses noces une **Bamiléké** née. (KOR, p. 124)

Mention est faite dans l'extrait des ethnies beti, bene, esele, nyokon, bassa et bamiléké qui constituent effectivement quelques-unes de la multitude d'ethnies dont regorge l'étendue du pays. Ainsi l'ethnie beti qui est signalée dans ERM est en réalité l'une des grandes familles ethnico-linguistiques et culturelles du Cameroun. Elle est bantouphone essentiellement. On localise aussi ces bantous dans les pays limitrophes tels que la République centrafricaine, la Guinée équatoriale, le Congo Brazzaville, la République démocratique du Congo, le Gabon où ils sont réunis sous

l'appellation beti fang. L'ethnie *Bene* constitue Elle est aussi l'un des sous-groupes ethniques beti les plus grands et se localise principalement autour de la région de Mbalmayo de part et d'autre du fleuve Nyong.

La dernière illustration est le prototype d'un véritable enchevêtrement linguistique et par ricochet ethnique dans *Kameroona*. Il fait part des origines de l'héroïne, en prenant appui sur celles de ses parents. Une telle démarche peut tenir lieu de généalogie, dans la mesure où on y retrouve quelque peu son ascendance; même si elle est très courte. De la sorte, il apparaît qu'elle est le fruit d'un mariage exogamique. Car son père, lui, n'était pas déjà purement originaire de l'ethnie Nyokon du Mbam, dans la région du Centre. Seul son père l'était. Sa mère venait plutôt de l'ethnie bassa, que l'on retrouve dans les régions centrale et littorale du pays. Et pour alimenter davantage ces contacts de personnes, des ethnies et finalement des langues, ce père est allé épouser une Bamiléké. Ce sont des sémi-bantous venus d'Égypte, qui au départ se sont installés dans l'actuelle région de l'Ouest du pays.

On constate qu'au-delà des traits caractérisés du personnage ou des lieux qu'ils désignent, les noms propres exploités dans l'œuvre sont une mimesis de la cosmogonie et du microcosme camerounais. Et si tel est le cas, c'est que Nkoa Atenga voudrait dresser pour son lectorat, un tableau des réalités de cette aire géo-socio-culturelle. À travers l'usage certes régulier mais ponctuel de ces termes à connotation socioculturelle, on peut confirmer la relation verticale qu'entretiennent le français et les langues locales.

Les pérégrinismes ou emprunts voyageurs, en phase intermédiaire du processus d'installation dans une langue, trouvent leur prolongement dans ceux qui sont déjà en fin de parcours, qui constituent par conséquent des emprunts au sens plein du terme.

(1) Avait-il besoin de tout ce **long djoss** pour cela? (*SSP*, p. 180)

(2) Le sous-officier disparut dans l'anonymat de ce **patchwork** de tribus et de peuples où personnes apparemment ne s'intéressait à personne, où tout le monde adhéraient jalousement à la vertueuse philosophie du **paddle your own canoe** célèbre aux habitants des grandes agglomérations-fourmis. (*KOR*, 119)

(3) Et **last but not the least**, il y a cette règle non écrite mais qui constituait cependant le véritable sésame du domaine résidentiel ... (*SSP*, 83)

Dans la première illustration, le terme *long djoss* est l'un des anglicismes prêtés au sociolecte dénommé camfranglais, mboa ou CFA. Il traduit le fait

de bavarder longuement pour ne pas dire grand-chose, en référence très probablement à l'expression anglaise *long judgement*, terme technique appartenant au domaine judiciaire. Ainsi, sous l'influence du Pidgin-english et certainement pour des besoins pragmatiques d'économie dans le langage et de l'effort dans la prononciation de cette expression un peu longue, celle-ci a été tronquée dans sa forme camerounisée, afin d'être réduite au strict minimum de deux syllabes *long* et *djoss*, indispensables à la compréhension de son sens. Ce terme possède des équivalents en français, à l'instar de *élucubration*, *verbiage*, *bavardages vains*, *futiles*. Un tel emprunt idéologique est synonyme de pédantisme en ce sens que ce locuteur français voudrait à tout prix montrer, bien que ce soit de manière latente, qu'il a des connaissances de l'anglais et du mboa qui apparaît à ce moment comme étant une langue supérieure aux yeux de ses co-locuteurs.

Pour ce qui est de *patchwork*, il est un mot composé, formé de *patch* qui veut dire en français *pièce* et de *work* qui est naturellement le *travail*. Mis ensemble, ces deux segments forment un autre mot qui désigne initialement un ouvrage fait de morceaux de tissu de couleurs différentes cousus les uns aux autres. Mais dans le présent contexte, il est employé en connotation, et renvoie à un ensemble hétérogène et diversifié de tribus et peuples du Cameroun. Quant à *paddle your own canoe*, elle est une expression idiomatique anglaise qui renvoie à *s'occuper de ses oignons* au lieu de fouiner dans les affaires des autres.

En relation enfin avec *last but not the least* tiré de *SSP*, c'est encore une expression toute faite dont l'auteur préfère la version anglaise à la française. Elle sert à relever l'importance d'un élément ou d'une chose, malgré son apparition en dernière position ou en queue de liste. Elle signifie : *enfin mais pas des moindres*

(1) Elle [Lou] nota aussi, la petite futée, que la forme était dans cette familiarité habituelle le matin, une manière de **mea culpa** pour ce devoir quotidien non accompli, comme le lui avait toujours recommandé sa maman. (*BJTH*, p. 31)

Maxima mea culpa est la célèbre expression latine de laquelle est tirée *mea culpa* qui se retrouve dans *Betayen*. Ce terme est passé en français pour signifier comme dans le présent contexte, *faire son auto-critique*, exprimer culpabilité ou désolation lorsqu'on se sent responsable ou coupable d'une action ou d'un fait.

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

(2) En sorte que chacun de nous affichait naturellement, de manière tout à fait mécanique et comme un robot parfaitement réglé, un comportement d'**heimatlos** [...] (*KOR*, p. 41)

(3) À peine le chauffeur de l'« opep » avait-il soulagé le moteur [...] que la vieille à la mine ravagée [...] reprit de plus belle son **leitmotiv** répétitif et mobilisateur [...] (*BJTH*, p. 81)

Heimatlos vient de l'allemand et signifie *un sans nationalité, sans origine, un sans pays*. Ce terme désigne ici la situation des maquisards qui, par le fait d'avoir optés pour le maquis avaient officiellement perdu leur nationalité camerounaise.

Leitmotiv vient, dans cette même logique de l'emprunt à la langue allemande et signifie *motif dominant*. Dans le corpus, ce mot renvoie à une phrase qui revient sans cesse dans le discours d'une vieille dame occupante d'un « opep ». Il apparaît que ces paroles répétées produisent un effet de surlignement, d'insistance, de mobilisation à la vengeance tout court. De ces analyses, on constate que tous les éléments constitutifs d'une langue sont susceptibles d'être empruntés. Les xénismes et les pérégrinismes viennent en général des langues du terroir. Tandis que les emprunts de sens plein proviennent plus de l'anglais. Ce qui est compréhensible, car l'anglais étant l'un des superstrats linguistiques du pays, l'auteur suppose que la plupart des lecteurs l'ont acquis au cours de leur scolarisation et sont régulièrement en contact avec cette langue, étant donné son essor sur le plan social et international. Par conséquent, il ne trouve aucune nécessité d'opérer des épingleages linguistiques comme il le fait avec les termes venant d'autres langues camerounaises, du fait de leur multiplicité et de la faiblesse numérique des locuteurs de chacune de ces langues endogènes.

II.2. L'alternance et le mélange de codes

Le phénomène d'emprunt linguistique engendre automatiquement d'autres phénomènes, parmi lesquels le mélange et l'alternance de codes. Ces phénomènes sont si proches que l'on a tendance à les assimiler. Gumperz (1986 : 57) affirme que l'alternance de codes intervient avec la « juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes différents. ». Par contre, le mélange de codes quant à lui unit au sein d'une même phrase ou d'un même énoncé, des éléments appartenant à des systèmes linguistiques différents. (Calvet, 1993 : 29)

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

Le mélange et l'alternance de codes se distancient de l'emprunt linguistique en ceci que contrairement à l'emprunt qui n'a pas besoin de connaître le fonctionnement et les lieux communs des langues emprunteuses et prêteuses dans les détails afin de mieux accommoder les termes étrangers, leurs usages nécessitent une connaissance de ces composantes. Bretegnier (2002 : 129) apporte d'ailleurs ces précisions lorsqu'il explicite que le mélange et l'alternance de codes manifestent une certaine habileté linguistique, une maîtrise des différentes variétés de langues et/ou rend compte de la capacité à mettre en œuvre l'ensemble des savoirs communicationnels partagé au sein de la communauté, d'une aptitude à se servir des différents indices de contextualisation pour se positionner et s'adapter au déroulement des échanges (...) Le corpus présente des constructions sur ce modèle.

(1) **Ewo!... Bivo...**

[...] le généreux pasteur [...] avait de la peine à imposer le silence. (*SSP*, p. 179). L'expression *Ewo!...Bivo* est utilisée par le pasteur pour dire *silence...*, *gardez silence*, *calmez-vous* à l'assistance devenue brouillante. La phrase suivante continue normalement en français, sans tenir compte de celle en ewondo. Un autre cas d'alternance de codes peut pareillement s'entrevoir dans *Kameroona* où on a l'exemple :

(2) Les maquisards!... **I don bad!** (*KOR*, p. 112)

Dans cette suite, le contact de langues se traduit également par deux systèmes linguistiques distincts qui se succèdent. L'un, c'est-à-dire l'exclamation *Les maquisards!*, est français, traduisant une surprise ou une peur soudaine et l'autre, *I don bad!* appartient au pidgin-english, langue hybride populaire et véhiculaire au Cameroun. C'est aussi une exclamation exprimant, autant que la phrase française, un sentiment de panique, de détresse, d'angoisse face l'embuscade tendue par maquisards et dans laquelle est tombée l'héroïne. Elle peut se traduire par *ça va mal*, *sauve qui peut* ou plus littéralement par *c'est mauvais*. Outre l'alternance de code, le mélange de codes est aussi représentatif dans le corpus.

(3) Notamment avec la publication et la vulgarisation plutôt boudée dans les allées du pouvoir de son fameux titre **Hiki djam ligwe ngen** (*KOR*, p. 153). Le titre de la chanson *hiki djam legwe ngen* du musicien Jean Bikoko Aladin qui est mis exergue ici est tiré de *Kameroona*, et est une expression qui veut dire en langue bassa que *toute chose à un temps ou une fin*. Cette expression bassa est mise dans le même contexte que les autres syntagmes de la phrase qui eux se répertorient plutôt dans le système linguistique français.

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

(4) Le "**ngbel**" était un sujet qu'on ne pouvait pas évoquer sans avoir le sentiment et même la certitude de dessiner le diable sur le mur de sa propre chambre, avec la chair de poule jusqu'aux ongles (*ERM*, p. 69). Le mot *ngbel* qui est tiré de l'éton, s'insère dans la langue française sans crier gare. Au point où on le croirait déjà naturalisé. Il décrit les manifestations nocturnes d'une sorcellerie plus ou moins perceptible, à laquelle ne se livrent, et ne perçoivent vraiment, que quelques rares initiés redoutés et redoutables. Le mélange de codes est créé ici par l'intrusion du mot *ngbel* qui se retrouve avec les autres mots français dans la même phrase.

(5) **Mendzang Ayo**... commanda-t-il immédiatement [...] (*SSP*, p. 168)

Mendzang Ayo est une intimation donnée par Sakonlo à ses balafonistes qui signifie en français *montez la tonalité du son, redoublez d'ardeur*. Elle est insérée dans un énoncé en français. Qu'il s'agisse du mélange ou de l'alternance de codes, toujours est-il qu'ils alimentent le contact des langues dans l'œuvre et peuvent justifier leur présence par des facteurs aussi bien psycholinguistiques que sociaux et discursifs.

Par ces emplois, l'auteur peut avoir voulu repousser les frontières de l'insécurité linguistique, en empruntant des langues autres que le français, afin d'essayer de se faire comprendre et faire comprendre la diversité socioculturelle du Cameroun à sa diversité de lectorat. Et parlant justement de ces emprunts, Colin (1965 : 29) affirme que « chaque mot, dans une certaine mesure est un miroir où l'on voit le visage d'un certain peuple. » Un visage dont les traits physiques et moraux relevés dans le corpus sont bel et bien ceux du Cameroun. Ainsi, il ressort que la langue de Nkoa Atenga témoigne d'un réalisme linguistique qui trouve son fondement dans la mise en évidence d'un degré élevé d'hétérolinguisme que Grutman (1997) appréhende comme la présence ou l'apparition dans un texte littéraire de mots, syntagmes ou tout autre indice dévoilant la présence d'autres langues différentes de celles d'écriture d'un auteur.

II.3. Les calques

Les calques sont des transferts partiels de systèmes linguistiques. Le calque se rapproche de l'emprunt en ceci qu'il est un procédé d'enrichissement par contact, utilisé par les langues naturelles pour combler les lacunes dans leur système propre essentiellement lexical, ou pour assouplir son maniement. Mais il s'en éloigne également parce que contrairement à l'emprunt qui implique un transfert total du signifié et du signifiant étrangers qui sont conservés, le calque n'opère qu'un transfert

partiel, ne retenant que le signifié de l'élément étranger, au détriment du signifiant qui, lui, est rejeté. En substance, la graphie du mot ou de l'expression calquée subit une altération, afin d'obéir à la morphologie de la langue cible, alors que le sens est en principe conservé. Ce qui est logique en contexte africain, et partant camerounais dans lequel se situe le corpus. En effet, les modes de vie, les coutumes, les façons de penser, de raisonner, de parler ou d'agir; toutes ces réalités socioculturelles du monde non seulement beti, mais aussi bamiléké, bassa, douala, etc. impliquant par la même occasion une vision du monde différente de celle des Français natifs, sont justement transposées dans ce français par le biais de la traduction. De manière simplifiée, le calque correspond à un transfert partiel d'un mot ou expression des langues camerounaises au français. Ce qui ne manque pas d'entraîner des particularités phraséologiques, signe que l'auteur s'approprie le français. On pourrait les identifier dans notre matière d'œuvre à travers leurs formes lexicales et syntaxiques.

II.3.1. Les calques lexicaux

Encore appelés calques locutionnels ou calques de syntagme, les calques lexicaux ressortissent plus au lexique qu'aux autres branches de la grammaire française. Ils reposent sur des syntagmes. Le syntagme s'applique dans notre contexte à des combinaisons de deux ou plusieurs mots, qui, pris isolément, sont parfaitement français de forme et de sens, mais considérés dans leur globalité, constituent une transposition de certaines langues en français (Éfoua Zengue, 1980: 88). Le calque de syntagme s'étend sur une unité phrastique qui, elle-même, est constituée de plusieurs autres syntagmes. Ci-dessous sont répertoriées quelques séquences renfermant ce type de calque.

(1) Dans deux ans, c'est-à-dire avant 25 ans claironnées, Mama allait **devenir quelqu'un** –un de plus- sur qui la famille, le clan et la tribu pourraient avec certitude s'appuyer. (*BJTH*, p. 20)

(2) **M'étant ainsi exprimée, puis-je rester debout dehors?** (*SSP*, 119)

(3) Non pas tant pour **casser le sucre sur le dos de Ngo Soha** qui, bien qu'ayant voix au chapitre, avait cependant fait un four en essayant tout naturellement de sauvegarder l'avenir de sa propre case à travers celui de son fils, mais bien plus pour se moquer de lui-même. (*SSP*, p. 34)

(4) - Qui veut la fin veut les moyens... murmura plutôt le finaliste heureux, mais encore inquiet du fameux et singulier concours gastronomique d'Okola, en passant cérémonieusement autour du cou le centenaire **collier**

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

aux dents de panthère qu'il venait de sortir d'un petit sac séculaire en peau de panthère également. (*SSP*, p. 160). On peut observer à travers l'expression *devenir quelqu'un* tiré de *Betayen*, qu'elle fait référence dans le contexte aux langues camerounaises et beti surtout. Un natif de France la voyant ou l'entendant pour la première fois pourrait peut être se poser des questions sur cette expression qui ne paraît pas explicite. Mais le premier Camerounais qu'il rencontrerait lui expliquerait aussitôt que *devenir quelqu'un* c'est devenir un homme riche, devenir un homme important, respectable et respecté dans la société; occuper une position sociale élevée et enviable.

Un natif de l'aire étendue Cameroun précisément comprend rapidement la traduction littérale « *m'étant ainsi exprimée, puis-je rester debout dehors?* » de la tournure oratoire locale: *Nge me kol nala de mekan a ntsen?* Elle est très célèbre lors des palabres et autres cérémonies au cours desquelles l'éloquence oratoire des interlocuteurs est mise à contribution. Elle est utilisée lorsqu'après avoir déployé tout son arsenal rhétorique traditionnel pour mener un discours persuasif, un locuteur sollicite la sanction approbative de son auditoire. Tel est ici le cas de Bella, la femme du héros Sakonlo qui, après s'être soumise au rite du *serment de fidélité*, implore la sentence et surtout l'approbation du public, qui dans ces cas, tranche généralement en faveur de l'incriminé en lui répondant: *Que non! Et comment?!* (*SSP*, 119). Ce qui se manifeste à travers des *bekahala*, des *oyenga* et autres signes d'approbations.

L'expression en provenance du *SSP* *casser le sucre sur le dos de quelqu'un*, tirée de l'ewondo *a bug nkog mvus dié ou a bug nkog mvus mote* ou encore de l'eton *vo'o nko a mvus mote* ne se comprendrait jamais par un Français natif n'ayant jamais côtoyé les français régionaux d'Afrique et d'ailleurs. Et s'il se rapproche du monde camerounais en général et beti en particulier, il finira par comprendre que *casser le sucre* veut dire, à l'image du sucre dont la saveur procure une sensation de plaisir, de délectation, tirer jouissance des bienfaits de quelqu'un ou de quelque chose. Mais que cela se fasse *sur le dos de quelqu'un*, cela signifie, à l'insu, et surtout au détriment de cette personne. De là, *casser le sucre sur le dos de quelqu'un* revient d'abord à *se payer la tête de cette personne*, puis à *éprouver du plaisir à tirer profit de cette personne à son insu*.

Le terrible *collier en dents de panthères* de cette séquence est, au même titre que son possesseur, l'objet occulte qui constitue le nœud principal de

l'histoire racontée dans *SSP*. Ce terme est un composé prépositionnel, doublé d'un calque locutionnaire. En effet, si Nkoa Atenga choisit de relier *collier*, *dents* et *panthère* par les prépositions *en* et *de*, c'est sans doute parce qu'il voudrait rendre plus fidèlement la constitution de cet objet qui est tout à fait spécial, et que les Eton et les Ewondo désignent respectivement par *nzang mesong me ze*, et *nsangue messong me ze*. Il s'agit bien sûr d'un collier, mais pas n'importe lequel, précisément celui qui est fabriqué à l'aide des dents de panthères tuées par le grand père du héros pendant ses parties homériques de chasse. Il est gardé dans un sac, lui aussi en peau de panthère. En Afrique, la peau de panthère symbolise le pouvoir de son détenteur, et si à cette peau s'ajoute un collier comprenant les dents de près d'une douzaine de ces bêtes féroces, alors cela est une preuve palpable de la magnitude des pouvoirs à la fois physiques et métaphysiques de celui qui les possède. Cela est d'autant plus vrai que ce collier qui est la propriété du sorcier à la réputation fort établie Sakonlo, fait l'objet de toutes les convoitises dans cette œuvre, au point où il devient le principal ennemi de tous les autres sorciers, parmi lesquels son frère aîné.

Dans la mesure où toute écriture est marquée, que ce soit dans le temps et ou dans l'espace, il devient normal que l'on retrouve les traces de ce marquage dans le style de l'auteur. Dans le cas précis de cette section, ce sont ses origines camerounaises qu'il laisse transparaître lors de son contact avec le français; ceci à travers des ethnostylèmes puisés dans cette aire culturelle qu'il transpose dans la langue française. Le français étant différent des langues locales camerounaises dans lesquelles les réalités existent et sont intégrées, il va de soi que pour mieux traduire ces notions, l'auteur soit obligé de les rendre tel quel dans leurs structures d'origine, sans les adapter à la grammaire de la langue d'arrivée qu'est le français. C'est alors que l'on peut distinguer dans les textes d'appui ces expressions qui sont vraiment senties et reconnues comme appartenant originellement aux langues maternelles camerounaises, même si elles sont écrites en français.

II.3.2. Les calques syntaxiques

Contrairement aux calques locutionnels ou lexicaux qui impliquent le lexique, les calques de syntaxe ou encore calques d'expression transposent plutôt la structure syntaxique d'une langue dans une autre. Le calque syntaxique affecte l'organisation phrastique des divers constituants d'un énoncé et l'usage spécifique que l'auteur fait de la langue cible. Il le fait dans le souci de respecter les structures grammaticales de sa

langue maternelle ou ses langues locales, « de même que les charges morphosémantiques qui les accompagnent », ajoute Piebop (2006: 45). Cela justifie aussi que Lipou (2001: 127) ait expliqué que ces types de calque « se manifestent par l'importation des structures des langues africaines en français dans une opération de traduction qui colle au texte de départ. » C'est justement l'impression que procurent les particularités phraséologiques ci-dessous :

(1) **La tortue attendait... patience faite de chair... des lettres à elle destinées... s'entassaient en monceaux...** (ERM, p. 253)

(2) Des illettrés du genre, qui par exemple s'imposant et imposant le sérieux, ne savait demander à qui que ce soit de lui présenter sa carte nationale d'identité en des termes autre qu'en prenant ce raccourci savoureux : **"Figure pour toi l'est où"** (KOR, p. 60)

(3) **Le feu dormait sous la cendre légère.** (BJTH, p. 45)

(4) Plus, elle **se pleure elle-même**, comme cela se dit ici. (SSP, p. 92)

(5) [...] ou étant simplement, mais ô combien rarement, celui de qui, riche évidemment, comme Sakonlo, l'on dit prosaïquement ici qu'il a des **biens des mains** [...] (SSP, p. 98)

Le premier exemple compte quatre syntagmes elliptiquement matérialisés par des points de suspension. La tortue attendait quoi ou qui? On n'en sait rien. Voilà un premier élément qui sonne le divorce du français camerounais d'avec le français standard. Cette expression se sert des images de la tortue et des lettres pour décrire ou désigner la longueur, voire la monotonie du temps qui *amoncelle* résolument les jours. En la retournant donc dans son contexte ewondo d'où elle a été transposée, on peut avoir l'énoncé suivant : *Kulua n'toa, n'toa, n'toa... A n'toa n'toa... Bekalara bidza'a... Beza nye koé*. Dans cet autre environnement, l'énoncé est compris par toutes les populations de cette aire géographique habituées aux contes et aux devinettes, qui sont par essence des cadres propices aux rengaines et autres expressions détournées et symboliques. L'héroïne utilise donc cette tournure en rapprochement avec son foyer où le temps s'écoule au fil des jours.

De premier abord, on détecte que la phrase *Figure pour toi l'est où* est incorrecte. On imagine qu'il pourrait s'agir d'une demande de carte d'identité. Mais le sujet *Figure* n'est pas précédé du déterminant comme il aurait dû l'être. De même, le point d'interrogation n'apparaît pas, pourtant il s'agit bien d'une question ou d'une demande d'information qui dans la norme s'achève matériellement par un point d'interrogation. Dans le même

esprit, on n'observe pas de déplacement de syntagme ou alors d'inversion des mots dans la phrase comme le veut très souvent la forme interrogative. On voit aussi le pronom *l'* qui est de trop. Rien qu'à partir de ces indices, on comprend que l'auteur de cet énoncé est peu ou pas scolarisé et se contente de reproduire les structures grammaticales de sa langue maternelle en français. Et naturellement, on devient plus indulgent lorsque l'on examine l'entourage linguistique qui nous fait comprendre que ces propos viennent de la bouche d'un militaire pendant les années de rébellion dans l'histoire du Cameroun. En effet, dans les années 1970 au cours desquelles l'auteur situe l'histoire, la plupart des militaires n'étaient pas plus instruits que les tirailleurs enrôlés pendant les Guerres Mondiales par les puissances coloniales.

Le calque contenu dans *Betayen* expose le feu, c'est-à-dire une chose qui ne respire pas, qui dort. C'est encore là une forme d'image que l'Africain utilise, afin de rendre la réalité qu'il décrit plus convaincante. Cette allégorie est utilisée par l'auteur pour bien décrire l'atmosphère de tension qui règne dans le foyer polygame d'Ola Bella et où le moindre geste est interprété de façon hyperbolisée et où tel un feu sous la cendre, le moindre malentendu peut causer des dégâts irréparables, comme dans le présent contexte où, déformant hargneusement les propos pourtant innocents de sa coépouse Metila, Bilogue la deuxième épouse s'en prend à elle et engage une lutte qui va tourner à un véritable drame familial avec le carreau des morts et de nombreuses pertes d'origines diverses.

L'extrait d'après présente le verbe *pleurer* qui aurait dû être en emploi soit intransitif, soit transitif. Contrairement à cela, le texte offre plutôt à voir ce verbe précédé du pronom personnel réfléchi *se*, indice de sa pronominalisation. Un Africain n'a pas besoin de schéma pour comprendre que ce syntagme verbal vient tout droit des structures des langues maternelles et précisément bété *a yon dié/a yon nyémen/a nga ndzon imen* qui l'utilisent pour traduire l'expression française *pleurer son propre sort*. Elle est usitée pour faire un portrait de Bella, la veuve du héros qui, pendant qu'elle se lamente du décès de son mari, ne fait en réalité que se lamenter, que ce soit consciemment ou pas, sur son propre devenir.

Avoir des biens des mains qui surgit des spéculations de la population sur la richesse de Sakonlo attire également l'attention du fait de son agrammaticalité aussi bien syntaxique que morphologique, et même sémantique. Cette expression pose problème d'autant plus qu'elle donne

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

l'impression que les *biens* contrairement aux personnes comme on se serait attendu à voir, possèdent des mains. Pour lever cette agrammaticalité, faisons un flash back dans le contexte socioculturel beti, et eton particulièrement dans lequel l'expression originale transposée en français est *byem bi mô*, qui se dit aussi *kbelelom a mo*, littéralement *des choses, des biens des mains*. Il s'agit des biens que l'on voit et qu'on peut juger des yeux, des choses dont plusieurs personnes peuvent témoigner de l'existence effective en les touchant maintes fois de leurs propres mains. La langue de Molière traduit correctement ce terme par *biens concrets, visibles, palpables*. Les calques identitaires du corpus, de par les transpositions ou l'emprunt partiel des structures ou des formules lexicales toutes faites des langues endogènes camerounaises participent du contact de langues et de l'appropriation du français. On y décèle le ludisme patent de l'auteur qui met en scène la langue française. Ceci en choisissant de reproduire les structures des langues maternelles de son terroir, plutôt que de recourir aux structures du français normé. Par ces usages, s'affirment clairement l'influence des substrats des langues maternelles du terroir de l'auteur sur le français, langue seconde ou étrangère. Celle-ci suit un cheminement psycholinguistique qu'Onguéné Essono justifie en avançant que « la structure des langues locales se répercute forcément sur le français à cause d'une superposition des structures [des langues maternelles] et du français. Ce phénomène passe par le processus cognitif des locuteurs [natifs] qui réfléchissent d'abord en leur langue et qui reproduisent ensuite le résultat en français ». (L.M. Onguéné Essono, 2003 : 64). Cette autre forme d'hétérogénéité linguistique aux travers de la camerounisation du français traduit en quelque sorte l'insécurité linguistique d'un auteur francophone soucieux de rendre avec exactitude les réalités de son milieu d'origine. De la sorte, aussi bien le ludisme que le réalisme linguistique de Nkoa Atenga apparaissent comme des astuces lui permettant de contourner l'insécurité linguistique causée par l'inaptitude de la langue française d'écriture à traduire les méandres de sa pensée.

II.4. Les proverbes

Le proverbe, rappelle Amossy (2000:108), « se définit par son indexation à une sagesse populaire et par sa forme figée. » Tout comme la maxime, le proverbe est une variante de la sentence qui, elle, relève de l'opinion partagée. Tous deux sont les lieux d'inscription de la parole africaine et ressortissent aux genres mineurs aussi bien avec leur structure et leur

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

rhétorique qu'avec leur caractéristique de *subjectivité objectivée*. Mais les proverbes se singularisent par leur appartenance à un code culturel. C'est pourquoi Nietzsche (1990: 631) pense qu'elles sont « des tournures, des saillies, des sentences où toute une civilisation se cristallise soudain en quelques mots. » On peut donc les considérer comme un ensemble d'adages qui rendent la praxis sociale et les valeurs morales d'une aire culturelle donnée. En d'autres termes, elles représentent une instance collective.

En outre, les proverbes, encore appelés maximes populaires, apparaissent nécessairement comme une citation, et permettent au locuteur qui fait appel à eux de se donner la garantie d'un savoir collectif emmagasiné dans un répertoire culturel. Les proverbes, que l'on peut aussi dénommer à raison *proverbe* du fait qu'ils désignent des verbes qui disent aux places d'autres, ont aussi la particularité de s'inscrire dans l'optique d'un effort cognitif, dans la mesure où ils donnent des conseils de façon implicite au moyen d'objets, d'êtres, d'animaux... qui, somme toute, n'entretiennent que des rapports médiats avec le réel. Par ricochet, la compréhension des proverbes exige des analyses préalables, afin de mieux ressortir les liens qu'ils entretiennent avec la réalité ou qui les en rapprochent. En d'autres termes, les proverbes disent des vérités, mais sous forme imagée. Pour cela, ils ont des sens différents de ceux des signes utilisés, puis apparaissent normalement comme des raccourcis chargés de rappeler une longue histoire que l'auditoire connaît plus ou moins bien et qui peut appuyer la question que l'on débat. Le proverbe est donc comme une conclusion d'un récit que l'on n'a plus besoin de reprendre intégralement, et dont l'évocation à bon escient suffit pour entraîner la persuasion de l'auditoire ou de l'interlocuteur. L'examen du donne d'en identifier un important nombre.

(1) Elle [Lou] comprenait de plus en plus la petite, que la vie, celle de la femme en particulier, doit être [...] l'habitude de **casser soi même l'os pour jouir de la moelle** (*BJTH*, p. 39)

(2) Mon grand-père, véritable puits de sagesse qui prisait le langage imagé [...] insistait souvent avec agacement sur une évidence qui parce que précisément fort crue, ne suscitait alors qu'une leçon pratique en moi : **Les mouches** disait-il le ton moralisateur, **repaissent dans la douleur de la plaie**. (*KOR*, p. 59)

(3) **Si tu ne crains rien, crains par contre l'homme**. C'est un proverbe bien de chez nous. (*ERM*, p. 11)

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

(4) Ce que la sagesse beti formule dans [...] "**Rien de plus normal, rien de plus conseillé pour l'individu que de répandre l'humus de son pied de macabo avant tout autre.**" (*SSP*, p. 36)

(5) Car disait-on dans ces circonstances, **en visant le rat –surtout avec une pierre à écraser – on pourrait facilement casser de précieuses jarres d'eau alignées contre le mur.** (*SSP*, p. 185)

Le premier proverbe vient de *Betayen*. L'expression *casser l'os* renvoie au culte de l'effort, tandis que *la moelle* fait référence à la récompense. On voit donc là qu'il ne s'agit en fait que d'une imagerie, d'une métaphore rapprochant la vie de Lou et celle de la femme africaine en général, à un os dur pour lequel elle doit elle-même fournir des efforts à casser, si elle veut en consommer la délicieuse moelle. En clair, il est ici question pour l'auteur de notifier à la camerounaise, la prise de conscience par Lou de ce que la vie est un combat, une suite d'actes conscients, une perpétuelle renonciation à la vie facile. Bref c'est une façon de montrer que la petite Lou est éduquée et habituée au culte de l'effort.

La formule sentencieuse qui suit se sert d'insectes que sont les mouches, réalités immédiates des villages forestiers du Sud Cameroun ou des lieux insalubres tout court, pour décrire de façon plus illustrative, les faits de société ou les différentes relations qu'entretiennent les hommes au sein de leurs communautés. On a là en quelque sorte une antithèse signalée par d'une part les mouches qui repaissent c'est-à-dire qui s'engraissent et se revigorent, et d'autre part la plaie qui est douloureuse et dégrade la santé. Ceci peut se ramener au manichéisme du monde où chaque action ou chose a toujours un côté positif et un autre négatif. En d'autres termes, il s'agit de la coexistence du bien et du mal sur la terre. On peut aussi rendre ce proverbe par un autre, bien plus populaire, soutenant que « le malheur des uns fait le bonheur des autres ».

L'autre proverbe contenu dans le *SSP* fait allusion aux familles polygames camerounaises, voire africaines, dans lesquelles bien qu'il faille cultiver un esprit de solidarité, l'égoïsme y est en réalité la règle. La démonstration en est faite avec Bessiga, qui se réjouit du mariage de sa demi-sœur Kenba, uniquement parce qu'il va utiliser la dot de celle-ci pour financer son propre mariage. Et pour se déculpabiliser d'un acte aussi mercantile, il se rappelle à lui-même que le plus sûr moyen tant de vivre que de survivre, seul ou avec les autres, est incontestablement de se préoccuper en priorité de sa propre vie et de sa survie. À l'image de la couverture qui

apporte de la chaleur à l'individu, l'humus permet à la plante qu'est le macabo de s'épanouir convenablement et d'améliorer la qualité des récoltes. D'où la nécessité de s'assurer tout d'abord de la bonne moisson c'est-à-dire de sécuriser ses intérêts personnels, et les autres viendront après. D'ailleurs, n'est-il pas établi que la charité bien ordonnée commence par soi-même?

Cet autre exemple présente le curé de Nlong venu en visite à Ngoulmekong, et qui est perturbé en pleine séance de catéchèse par Sakonlo, le principal gardien des traditions et ennemi du Blanc et de la religion chrétienne par ricochet. Mais plutôt que d'entrer dans une colère bleue, le curé opte pour une attitude douce, compréhensive et pacifique à l'endroit de cet homme plutôt charismatique. Il est persuadé qu'en ce moment précis, garder l'oreille volontairement et résolument sourde serait plus avantageux que de s'enflammer. En se référant aux réalités de son pays d'accueil, il sait aussi d'expérience qu'une riposte violente contre cette perturbation pourrait, tout comme le coup perpétré par la *pierre à écraser* qui a la spécificité d'être solide et de servir à l'écrasement des aliments, entraîner des conséquences fâcheuses, à l'image des fragiles et *précieuses jarres d'eaux* soigneusement alignées le long du mur des cases africaines de façon globale. Il est donc pour curé question de laisser le chien aboyer pour la simple raison qu'il ne peut pas faire mieux ou pire que d'attirer l'attention sur le passage de la caravane.

Dans l'ensemble, Ces proverbes, bien qu'apparaissant en français, sont plutôt au service de la culture camerounaise et partant africaine. Ce qui rejoint l'idée de contact mis en exergue dans ce travail. En principe, au creux de ces énoncés sentencieux à portée culturelle, se lovent des discours d'autorité provenant du terroir camerounais, qui constitue un mode d'appropriation du français très productif.

II.5. Les épopées et les légendes contées

De son origine grecque *epoia*, *epoïs*, qui signifie « qui fait des récits en vers », l'épopée désigne un *long poème*, et plus tard, parfois « un récit en prose du style élevé, où le merveilleux se mêle au vrai, la légende à l'histoire, et dont le but est de célébrer un héros ou un grand fait. »¹

Plus proche du présent contexte, Dili Palaï (2005: 235-236) étaye davantage que « l'épopée s'inspire de la légende et reconstruit l'histoire d'un peuple en la revêtant du sceau du merveilleux, en mettant en relief, de

¹ *Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique de la langue française*, Paris, SNL, 2005.

manière hyperbolique les gloires du héros qui détermine la vie d'une ethnie, d'un clan, d'une famille.». De la sorte, l'épopée est d'abord un conte, c'est-à-dire un récit d'aventures réelles ou imaginaires élaboré et raconté dans le but de distraire, et parfois d'instruire, à la différence qu'elle s'étend et se combine à la légende par son caractère merveilleux. Elle s'en distancie aussi dans la mesure où elle se préoccupe plus de la facette valorisante des choses, des idées, et surtout des êtres dans la société.

En rapport avec le contact de langues, il apparaît dans le cadre du corpus rédigé en français, des discours étrangers à cette langue et qui sont identifiés comme étant des contes, des épopées et des légendes camerounais. Le principal exemple mentionné dans le corpus est l'épopée de Ndzan'nga Zoa aujourd'hui passée dans la postérité par les virtuoses de l'instrument de musique très prisé par les conteurs du grand groupe beti fang qu'est le mvet. Elle est racontée par Yakop, le conteur et joueur de mvet incontesté et adulé du village. Ses démonstrations ont lieu lors de grands événements réunissant les populations, et autres grands groupes ethniques comme ce rituel typiquement camerounais de la promesse de fidélité qui s'impose, selon la coutume à Bella la femme du héros, après qu'elle ait été surprise en flagrant délit d'infidélité:

(1) Nomo, t'arrachera-t-on cet héritage que je te confie?

Nomo répondit que non...

Le Blanc te demande-t-il dix hommes? Donne-lui cinq... [...]

Nomo, te trompera-t-on demain après moi?

Que non répondit Nomo... (SSP, p.108)

Comme on peut le noter à travers ce fragment de texte beti traduit en français, l'épopée représente en quelque sorte le héros, le modèle, celui que l'on devrait suivre si l'on veut réussir dans une entreprise. Son parcours est parsemé d'embûches extraordinairement immondes et dangereuses. Mais la force et les pouvoirs parfois au-dessus du naturel l'aident à braver toutes ces situations difficiles. L'épopée apparaît alors comme un conseil, une exhortation à l'abnégation, à la confiance en soi et au courage, comme montre la suite de l'extrait précédent :

(2) Nomo, un homme, un vrai homme se méfie toujours de la femme m'entends-tu? [...]

Sois courageux... l'homme compte avant tout sur lui-même. Sois courageux... (SSP, p. 108)

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

L'épopée apparaît également dans *le Sorcier signe et persiste* pour rasséréner les personnes en difficulté. Ainsi en est-il de Sakonlo qui est dans l'angoisse après que son oncle lui a interdit de défier le Blanc, et qui décide de revisiter les hauts faits de ses aïeux afin de s'appuyer sur leurs pouvoirs et bénédictions pour reprendre confiance en lui :

(3) Mvondo Ebode Mala, c'est vrai devenait invisible, face à tout danger mortel inévitable ... [...] (SSP, p. 23)

(4) Onana Mvondo, mon père, n'avait-il pas laissé intacte sa réputation d'homme sur qui personne que son seul père n'osait jamais lever la main voire même le petit doigt, de peur de recevoir en contre-point immédiat et de nulle part la même volée de bois vert, la propre monnaie de sa pièce? (SSP, p. 24)

Il fait ainsi la synthèse des faits qui sont reconnus par tous, sinon par la majorité comme étant les plus épiques de sa lignée, et tire légitimement gloriole des exploits de ses héros. Ce qui le résout finalement à jouer le rôle de gardien de la tradition eton, que les Blancs et certains des siens l'ont empêché depuis longtemps de jouer. On observe dans ces ethnostylèmes pourtant rédigés en français, une prééminence de l'oralité dans la transmission du savoir ancestral reposant sur des savoirs partagés ou consensuels, tout comme dans les généalogies.

II.6. Les généalogies

La généalogie peut avoir comme acception la science qui a pour objet la recherche des filiations. Autrement dit, c'est la science qui étudie « l'histoire des origines et le développement des individus groupés en familles. »² Qu'il s'agisse de la filiation ou de la parenté, cette science se charge de les passer au peigne fin, dans le dessein d'en ressortir les moindres détails. Dans certains cas précis, elle permet de comprendre le caractère des personnages avec pour objectif principal de construire des tables d'ascendance, de descendance ou de parenté d'un ou de plusieurs individus.

La présence des généalogies dans les textes d'étude est également une conséquence du choc entre le français et la parole africaine dans la mesure où des indices identifient ces éléments comme étant ceux appartenant à la culture camerounaise, et précisément celle des peuples de forêt du Sud d'où est issu l'auteur. Alors, toutes ces références aux lieux sources se mélangent

² *Dictionnaire Encyclopaedia Universalis*, Paris, *Encyclopædia Universalis S.A.*, avec la collaboration d'Albin Michel, 1996.

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

au système d'écriture français et le bouscule, afin de se faire une place. On en déduit donc que les contacts humains et culturels engendrent ici le contact linguistique. En clair, l'auteur camerounais qui est en contact avec le français et le possède comme objet de co-propriété, exprime sa culture dans sa langue d'apprentissage, d'où l'idée de contact linguistique. La généalogie des personnages est mentionnée chaque fois qu'il y a de grands événements engageant la vie sociale qui est le terrain d'épanouissement de la doxa. Quelques illustrations.

(1) [...] Qu'ils arrivent... Qu'ils affluent de partout... De toutes les tribus descendantes d'Ebode, d'Onana, de Mvondo... Qu'ils arrivent... Qu'ils affluent de toutes les tribus auxquelles parviendra cet appel de tam-tam...

Qu'ils arrivent de partout, hommes, femmes... Sakonlo Onana... fils d'Onana Mvondo... Mvondo Ebode Mala... de la tribu des Mvog Ebode est de tout son corps allongé. (*SSP*, p. 12)

(2) Mvondo Ebode Mala, nul doute se faisait proprement obéir au doigt, à l'œil, et davantage encore au coup de bouc qu'il avait léger, en face des étrangers surtout.

Mais Onana Mvondo, Onana Mvondo son fils, Onana Mvondo mon père n'a-t-il pas toujours eu de l'abattage en son temps lui aussi?... (*SSP*, p. 23) D'une part, la mort du héros est une occasion idoine pour regrouper toute son ascendance, et même sa descendance, afin que ces derniers puissent, dans un élan de solidarité venir *pleurer* et enterrer leur fils et parent dans les règles de l'art, comme le voudrait la tradition betie et camerounaise en général. Et étant entendu que Sakonlo est reconnu comme étant une figure emblématique dans ce village, mieux comme *le sanglier des saisons du soleil... le sanglier qui ne laisse nulle trace derrière lui* (*SSP*, 13), il devient logique de mobiliser tous ceux qui de près ou de loin entretiennent des liens de parenté ou de filiation avec lui. Le recours à la lignée bien fournie de ce peuple apparaît aussi comme le symbole de la réussite d'un événement, et se mesure par le degré d'affluence du monde. Se basant donc sur l'ascendance somme toute fournie convoquée au lieu du deuil par Kongoligon, on peut présager très oxymoriquement pour le natif de France, mais très logiquement pour l'Africain qu'on est, que Sakonlo pourrait avoir un *bon deuil*, c'est-à-dire un deuil réussi, où le degré de réussite se mesure par rapport à la grande foule drainée par l'évènement. Ce qui fait du reste la fierté de la famille.

D'autre part, la généalogie peut apparaître comme étant une représentation que l'on se fait sur les descendants d'une lignée, afin d'en tirer fierté. Sakonlo vante les mérites, pouvoirs et bravoures de son grand-père *qui se faisait obéir au doigt, à l'œil...* ainsi que de son père (qui est d'ailleurs mort d'un excès d'amour propre en se coupant la main parce qu'il refusait l'injustice des Blancs), dont il est très fier et se revendique d'être les dignes petit fils et fils. Par conséquent il se sent plus galvanisé, car par relation de transitivité, le même sang de pouvoirs et de bravoure lui coule également dans les veines. Il trouve en cet attachement à ses aïeux, la raison pour laquelle c'est à lui, plutôt qu'à son frère que son père aurait légué le collier et le sac protecteurs de la tradition beti.

Conclusion

L'étude s'est donnée pour mission principale d'examiner le contact de langues et surtout l'appropriation du français dans la littérature camerounaise et précisément dans l'œuvre romanesque de Camille Nkoa Atenga. Il en ressort que l'auteur se sert dans ses différentes œuvres de moult procédés qui signalent la présence de plusieurs autres systèmes linguistiques aux côtés du français qui constitue sa langue d'écriture. Ainsi en a-t-il été de l'emprunt linguistique, de l'alternance et du mélange de codes, des énoncés parémiologiques, des épopées, des légendes, des contes, des récits généalogiques, des calques, etc. Ce faisant, l'intrusion de ces ethnostylèmes provenant d'autres systèmes linguistiques dans le français amènent l'auteur à créer une norme endogène faite d'usages non attestés par la norme d'écriture française de référence. Ces systèmes linguistiques intrus s'identifient comme appartenant à l'anglais, puis aux langues nationales camerounaises dont le beti, langue de l'auteur; en bonne place, et enfin à d'autres langues étrangères internationales. Un tel échelonnement correspond dans les faits, à l'environnement sociolinguistique dans lequel baigne le Cameroun, où le français et l'anglais, grâce aux statuts élogieux à eux conférés par les institutions étatiques glottophages, s'arrogent les positions de langues dévoreuses des langues nationales qui se contentent des sollicitations substratiques dont elles font l'objet pour enrichir les langues officielles.

De la sorte, le corpus brille aussi bien par son réalisme sociolinguistique que par le ludisme de l'auteur qui très souvent, opère des emprunts totaux ou partiels, de nécessité ou de luxe, des calques, des proverbes, des épopées, des contes, des généalogies tous catalogués dans l'aire socioculturelle

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

camerounaise; ceci dans l'ultime objectif de transformer son œuvre en une véritable tribune de promotion de la socioculture camerounaise. A travers cette coloration camerounaise, puis mondiale en général, que Nkoa Atenga donne au français, il conforte également une norme syncrétique endogène caractéristique du français mésolectal et participant à un projet de revendication de co-propriété, « conséquence du la co-présence du français et des langues de souche camerounaises » (Piebop, 2014 : 197).



Bibliographie

- AMOSSY, R. (2000), *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Nathan.
- BAGUE, J. M. (1998), « Utilisation des mots étrangers dans le roman ouest-africain », in *Le Français en Afrique*, Paris, Nice, pp. 33-44.
- BITJA'A KODY, D. Z. (2001), "Emergence et survie des langues nationales au Cameroun", in *Trans*, n° 11 /2001. Internet-zeitschrift für Kulturwissen shaften- [http :www.inst.at/trans/11Nr/kody11.htm](http://www.inst.at/trans/11Nr/kody11.htm).
- BITJA'A KODY, D. Z. (2004), *La Dynamique des langues camerounaises en contact avec le français : Approche macrosociolinguistique*, thèse de doctorat 3^{ème} cycle, Université de Yaoundé I.
- BITJA'A KODY, D. Z., (2004), *La Dynamique des langues camerounaises en contact avec le français : Approche macrosociolinguistique*, thèse de doctorat 3^{ème} cycle, Université de Yaoundé I.
- BRETEGNIER, A. (2002), « Regards croisés sur l'insécurité linguistique », in Bretegnier, A. et Gudrun Ledegen (eds), pp. 7-33.
- CHEVRIER, Jacques (1984), *La Littérature nègre*, Paris, Armand Colin.
- COLIN, R., (1965), *Littérature africaine d'hier et de demain*, Paris, ADEC.
- DERROY, L. (1956), *L'Emprunt linguistique*, Paris, Les Belles Lettres.
- DILI PALAIÏ, C. (2005), « L'Esthétique de la parole dans *Le Sorcier signe et persiste* », in *Lectures 3*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé, pp. 233-248.
- DUBOIS, J. et alii, (2001), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse-Bordas/AER.
- EFOUA ZENGUE, R. (1980), *Le Français des romanciers camerounais*, Thèse de doctorat 3^e cycle, Paris, Université de Sorbonne III, Juin.
- GRUTMAN, R (1997), *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*, Fidès-CETUQ, Montréal.
- GUILBERT, L., (1975), *La Créativité lexicale*, Paris, Librairie Larousse,
- GUMPERZ, J. (1982), *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan,.
- LAFAGE, S., (1995) « De la particularité lexicale à la variante géographique, une notion évolutive en contexte exolingue », in *Le Régionalisme lexical*, A-S, Paris, Duculot, pp. 89-109.
- LIPOU, A., (2001), « Normes et pratiques scripturales africaines », in *Diversités culturelles et linguistiques : Quelle norme pour le français?*

Date de réception : 13/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

- Université Saint Esprit de Kaslik, IX^e sommet de la francophonie, Beyrouth, AUF, pp. 122-135.*
- MENDO ZE, G., (2004), « Introduction à la problématique ethno-stylistique », in *Langues communication*, n°4, vol I, pp. 7-35.
 - NIETZSCHE, F., (1990), *Par delà le bien et le mal* (1888), Œuvres II, Paris, Robert Lafont, "Bouquin .
 - NKOA ATENGA, C. (1986), *L'Enfant de la révolte muette*, Paris, GID.
 - NKOA ATENGA, C. (1992), *Betayen, je te hais*, Paris, GIDEPPE SA.
 - NKOA ATENGA, C. (1996), *Kameroona, le hors-la-loi rebelle*, Yaoundé, CLE, 1996.
 - NKOA ATENGA, C. (2003), *Le Sorcier signe et persiste*, Johannesburg, Sherpa.
 - NKOA ATENGA, C. (2002), *Malinda, l'Amour sur fond de rêve brisé*, Johannesburg, Sherpa.
 - ONGUENE ESSONO, L. M. (2003), « Normes en éclats pour un français correct au Cameroun », in *Quels français parlons-nous ? Langues et communication*, Revue scientifique de recherche multidisciplinaire, n° 3, vol. 1, U.Y.I., pp. 6.-69.
 - ONGUENE ESSONO, L. M., (2003), « Normes en éclats pour un français correct au Cameroun », in *Quels français parlons-nous ? Langues et communication*, Revue scientifique de recherche multidisciplinaire, n° 3, vol. 1, U.Y.I., pp. 6.-69.
 - PIEBOP, G. (2018), « Langues nationales camerounaises et insécurité linguistique », in *L'Insécurité linguistique dans les communautés anglophone et francophone du Cameroun*, Paris, l'Harmattan, pp 333-356.
 - PIEBOP, C. M. G. (2006), *L'Appropriation du français dans Les Crapeauds-brousse de Tierno Monenembo*, Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé I.
 - PIEBOP, G. (2014), *Contacts de langues et appropriation du français dans l'œuvre Romanesque de Camille Nkoa Atenga*, Thèse de doctorat PhD, Université de Yaoundé I.
 - PIEBOP, G. (2019) « Corrélat sociolinguistiques des emprunts anglais en Mengaka et en français », in Variations et contacts dans l'espace francophone : perspectives linguistiques littéraires et didactiques, Revue romaine des études francophones, N° 9-10/2017-2018, pp. 218-238.

